

Jean-Pierre Mabillard

Pèlerin d'une vie  
*Récit*



ÉDITIONS  
CABÉDITA  
2016

Couverture: *L'auteur devant une ferme en 1947 à Apples*

© 2016. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière  
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains  
Internet: [www.cabedita.ch](http://www.cabedita.ch)

ISBN 978-2-88295-773-3

## Un avatar

Fenêtre ouverte. Côté intérieur un vieux canapé. Côté extérieur une rampe d'escalier donne accès à l'étage où je me trouve. Une femme balaie la chambre. À trois ans, curiosité oblige, je monte sur les coussins du canapé pour voir dehors, en bas. La maison est construite dans la pente du terrain, ce qui augmente la hauteur au parapet. Un cri: «Jean-Pierre attention!» Puis le vide, un impact, le sang qui s'écrase contre la boîte crânienne. Le trou noir qui petit à petit laisse place à une douce lumière qui m'incite à rouvrir les yeux. Le retour.

Angoisse, douleurs, respiration quasi impossible, toux rauque, sang dans la bouche, le nez. Le choc, la peur, incapacité de pleurer. Agitation. Puis une voix douce, très douce, qui répète très calmement: «Mon pauv' petit, mon pauv' petit». La voix d'ange de ma grand-maman que j'aime par-dessus tout. C'est un ange, mon ange. Le son de cette voix douce, apaisante, rassurante, surpasse tout.

Un peu plus tard, une voix d'homme. Le médecin qui me fait transporter rapidement sur le siège arrière de sa grosse voiture noire. Le moteur tourne au ralenti. Une odeur d'alcool à brûler mélangé à l'essence. On est en 1945, l'essence était rationnée, il fallait l'économiser.

### MA FAMILLE

Un peu plus de trois ans auparavant, je suis né dans le lit de ma grand-mère. Dans la même chambre, en face du canapé. C'est donc là que je suis passé de l'être eau à l'être air. Là aussi

que j'ai ressenti le susurrement de sa voix. En revenant de ma chute, j'ai eu le sentiment de naître une seconde fois. À chaque difficulté de ma vie, j'ai entendu et j'entends encore la voix qui m'encourage à passer le cap. Le son est en dessus de la lumière. J'en suis convaincu. Ma grand-mère était une grande et belle femme, mère de onze enfants. Dix filles, dont ma mère, et un garçon, le cadet.

Mon grand-père était un homme râblé, musclé, courageux, un peu rude, résistant à toute épreuve. En 1933, il avait subi une colectomie. Ce qui n'était pas très courant à l'époque. Il avait 32 ans et, au sortir de l'hôpital, les médecins lui prédisaient deux à trois ans d'espérance de vie. Il reprit son travail de manoeuvre dans le bâtiment quelques semaines plus tard. Il est décédé à 92 ans.

C'était une famille pauvre habitant dans un logement exigu au premier étage d'une petite ferme. En dessous, il y avait un local de coulage du lait pour les paysans du hameau, une cave et une lessiverie à l'usage de la famille. Au-dessus, un fenil. Les accès à l'appartement et au fenil se faisaient sur le côté de la maison par un chemin escarpé. On accédait à l'appartement par un escalier en pierre placé contre la façade latérale du bâtiment. La première marche se situait à mi-façade. En haut de l'escalier, un palier, la porte d'entrée qui donnait directement dans la cuisine. De là, on pouvait se rendre dans une petite pièce et dans deux chambres en enfilade. Celle de ma grand-maman, qui faisait aussi office de salon, et une deuxième petite contiguë.

On a peine à imaginer que tous aient pu vivre dans cet appartement, même si les aînés commençaient à quitter le foyer familial avant la naissance des derniers. Il y a eu aussi un cousin, enfant de l'une de mes tantes fille-mère qui a été quasiment élevé par mes grands-parents. Rémy. Il avait deux ans de plus que moi.

Mes parents vivaient eux dans un appartement au rez-de-chaussée d'une maison à Bex. Mon père était presque un inconnu pour moi. La version officielle en était le service militaire.

Ma mère est tombée enceinte une seconde fois. Deux ans après moi, elle a mis au monde un petit frère, Claudy. Elle commençait à avoir des soucis de santé et je me retrouvais souvent avec mon cousin chez mes grands-parents. La vie me plaisait là-bas. C'est lors de l'un de ces séjours que je suis tombé par la fenêtre.

À Bex, j'avais un petit copain qui vivait à l'étage. Il avait beaucoup de jouets. Chaque fois que le temps le permettait, nous étions dehors. J'ai un très bon souvenir de ces moments. Particulièrement d'un beau printemps avec un soleil qui s'immisçait à travers les branches pour nous réchauffer. Les magnifiques chants des oiseaux, mésanges, pinsons, rouges-gorges, rouges-queues, la virtuosité des merles.

Ma mère était inquiète pour Claudy. Selon elle, il ne se développait et ne bougeait pas normalement. Il atteignait maintenant pratiquement une année. Ses jambes ne suivaient pas le développement du thorax. Le médecin était plutôt rassurant, il n'y avait pas de problème imminent. C'était selon lui une inquiétude de mère. Il lui avait proposé de frictionner son fils régulièrement, avec un onguent qu'elle trouvait en pharmacie. Le prix de cette pommade était tellement énorme pour ma mère que je m'en souviens encore.

J'aimais beaucoup mon frère. Il était tellement mignon. C'était pour moi une porte ouverte sur des sentiments que je ne connaissais pas. Maintenant, on était deux.

Ma mère le frictionnait une ou deux fois par jour. Parfois elle pleurait. La situation ne s'améliorait pas vraiment. J'étais triste aussi. J'aurais aimé faire quelque chose pour lui, on était potes tous les deux.

Alors, un jour, j'ai attendu le moment propice pour échapper à la surveillance de ma mère. J'ai découvert le lit et mis mon frère à nu, enfin presque, et après avoir saisi et ouvert le récipient de pommade, je l'ai frictionné de la tête aux pieds.

Il s'est mis à hurler, il en avait plein le visage. Et là, ce fut le drame. Ma mère a fait irruption dans la chambre. Inutile

de commenter la suite. Le problème était aussi financier, le pot d'onguent coûtait septante-cinq francs et ma mère avait emprunté pour l'acheter.

Quelque temps plus tard, mon frère passa des examens approfondis chez un spécialiste. Il était atteint de paralysie des membres inférieurs. Le médecin reprocha à ma mère de ne pas l'avoir fait examiner plus tôt.

La nouvelle tomba comme un coup de massue. Sur le moment, Claudy ne pouvait pas vraiment se rendre compte de l'ampleur de son mal. Ma grand-maman l'a serré dans ses bras en lui disant : « Mon pauv' petit, mon pauv' petit ! ».

Claudy continuait ses risettes, mais ma mère était triste. Elle paraissait très préoccupée. Probablement par l'infirmité de son fils et par sa propre santé.

Jusqu'à cette période, je n'ai guère de souvenirs de mon père. Il m'a pris une fois avec lui dans un chalet en Valais. Je peux même dire que c'est un souvenir par ricochet. Car ce n'est pas de lui dont je me souviens, mais de sa sœur, ma tante Germaine, qui m'a témoigné beaucoup d'affection, me faisant penser à ma grand-maman. Je pouvais entendre l'amour dans ses paroles et le lire sur son visage.

Je me souviens aussi de deux faits marquants. Le premier c'est lorsque mon père fait pleurer ma mère quand il me forçait à manger du riz en me serrant les joues entre le pouce et l'index pour enfourner la nourriture.

Le plus grave s'est produit quand j'ai assisté à une énorme engueulade un soir alors que ma mère me baignait dans une bassine posée sur deux tabourets à côté du fourneau à bois de la cuisine. Elle pleurait et lui hurlait à deux centimètres de son visage : « J'irai chez l'avocat ! J'irai chez l'avocat ! »

« Avocat » est probablement le premier mot que j'ai mémorisé, qui a résonné et qui résonne encore dans ma tête.

C'était très triste de voir ma mère se faire agresser violemment. Je crois que mon père n'a pas osé la gifler devant moi. Je voulais

quitter cette maison malgré mon frère Claudy. Ce que je ne savais pas c'est que ma mère était enceinte d'un deuxième frère. Mais cela n'aurait rien changé à ma détermination.

## RETOUR CHEZ MON ANGE

Un jour que ma mère était à la buanderie, je pris la poudre d'escampette avec la ferme intention de retourner chez ma grand-maman.

Je me suis donc rendu à la gare. Arrivé sur le quai, j'ai été repéré par un contrôleur qui m'a interpellé :

« Où vas-tu mon petit ? »

– Je vais chez ma grand-maman.

– Ah bon ! Elle habite où cette grand-maman ?

– À Cremière.

– Mais ce train ne va pas à Cremière. Viens avec moi, je vais te conduire chez le chef de gare et il va voir ce qu'il peut faire ! »

La suite est sans surprise : retour à la case départ. Je pris ça comme une trahison de la part du contrôleur et du chef de gare. Je ne leur avais pas demandé de me ramener à la maison !

À partir de là, du fait de l'arrivée imminente de mon deuxième frère, il était inéluctable que je me retrouve chez ma grand-maman peu de temps après.

C'est ce qui se passa et là, la fenêtre ouverte, le canapé, le trou noir, le choc, la voiture du médecin, le départ pour l'hôpital.

Douleurs, brouillard, une lueur, blanc partout. Où suis-je ? Un visage se penche sur moi. « Bonjour mon garçon, je suis une infirmière, tu as eu un accident, est-ce que tu t'en souviens ? » Pas de réponse. « Ici tu es à l'hôpital, on s'occupe de toi, tout ira bien. » Et me voilà reparti pratiquement à l'état végétatif.

Le médecin m'avait conduit à l'Hôpital des Samaritains à Vevey où j'avais été immédiatement pris en charge. Les éléments les plus graves révélés par le diagnostic furent le coma, ainsi

qu'une double pneumonie. Pour le reste, des éraflures et de nombreuses contusions.

N'ai pas de souvenirs trop traumatisants des soins, j'étais dans mon petit monde, sauf lorsqu'on m'emmenait dans «la machine». Il y avait beaucoup de bruit et ça me tapait dans le dos.

Le temps passait, j'ai eu des visites de quelques-unes de mes tantes, un jour ma mère est venue me voir aussi. Elle est restée un bon moment à côté du lit, puis s'est levée et a quitté la chambre en me disant : «Je reviens.» Elle n'est pas revenue. Je ne lui en ai jamais reparlé. De nombreuses années plus tard, alors qu'elle était hospitalisée, je suis allé la voir. Elle m'a dit : «Tu sais Jean-Pierre, quand j'étais venue à l'hôpital à Vevey, l'infirmière m'a dit à la fin de ma visite qu'il ne fallait pas te dire au revoir pour éviter de te stresser.»

Après plusieurs semaines, j'ai commencé à reprendre des forces, à me lever et à tourner autour du lit.

Petit à petit, mon champ d'investigations s'élargissait jusqu'au moment où j'ai eu le droit d'aller sur le balcon. Le bonheur. Il y avait vue sur un parc, le soleil me réchauffait. La vie reprenait. J'écoutais les chants des oiseaux. À ce moment-là, j'ai eu la certitude que je quitterai l'hôpital.

Peu de temps après, une dame que je ne connaissais pas vient avec une infirmière. Elle me dit : «Salut Jean-Pierre, je suis ta tante Margot, toi tu me diras tante Magui. Ta maman est malade, c'est moi qui viens te chercher.» J'en reste bouche bée. L'infirmière me dit encore : «Au revoir Jean-Pierre, tu verras, tout ira bien.» Puis elle me fait un bisou. Ma tante me prend la main, on quitte la chambre. J'ai de la peine à marcher. À l'extérieur, un taxi nous attend. Pas un mot, l'angoisse. Arrivés à la gare de Vevey, on prend le train une, deux, trois fois. Me souviens que de notre arrivée dans une petite gare avec un «petit train» de deux couleurs.

## ARRIVÉE DANS L'INCONNU

Le petit train est parti, je vois toujours l'arrière du wagon accroché à la loco s'éloigner, sa porte, un palier, un escalier de chaque côté, une barrière, un petit falot.

Gorge nouée, incapacité ni envie de parler, comme un petit chien sans collier. Ma tante m'a pris la main et en quittant la gare, nous avons emprunté un petit chemin piétonnier qui longeait la voie du train en contrebas. Puis nous nous sommes engagés sur un chemin bordé de haies le long duquel, à une centaine de mètres environ, se trouvait une grosse ferme. Ma tante me tenait toujours par la main.

Après de nombreuses semaines d'hôpital, je réapprenais quasiment à marcher. Grande fatigue.

Nous sommes entrés dans la maison, un couloir, la cuisine. Une très grande cuisine, une longue table, un gros fourneau, une caisse à bois, un évier en pierre. On m'installe à une extrémité de la table autour de laquelle il y avait beaucoup de sièges. Derrière moi, un buffet contre le mur; en face de moi, au bout de la table entre la cuisinière et l'évier, une fenêtre qui donnait directement sur la campagne.

Une dame arrive et pose une coupe de fruits en conserve « maison » devant moi. « Bonjour Jean-Pierre, est-ce que tu as fait bon voyage? Souhaiterais-tu une coupe de fruits pour te rafraîchir? » Pas de réponse. « Tu as certainement vu beaucoup de choses aujourd'hui. Tu dois être fatigué. Tout à l'heure, ta tante te montrera ta chambre, tu pourras te reposer. N'est-ce pas Margot? Voilà Jean-Pierre, moi je suis Madame Meldem ou la patronne, on se reverra ce soir au souper. »

Cette dame me parlait avec beaucoup de bienveillance et de respect. Elle était habillée simplement d'une robe noire et d'une jaquette rouge. Je n'ai pipé mot, d'ailleurs j'avais le sentiment d'être dans l'incapacité de prononcer une seule syllabe.

Ma tante m'a pris la main pour monter l'escalier qui menait à l'étage. Au fond du couloir une porte, une chambre. Une très jolie chambre avec un grand lit et quelques meubles. Deux fenêtres dont une donne sur un balcon avec une belle clématite à fleurs bleues suspendue sous l'avant-toit. Ma chambre. Puis le néant.

Le lendemain matin, je suis dehors, devant la maison, sous le balcon, assis sur une petite chaise verte. Immobile, le regard fixe. Un chien-loup couché à ma gauche. Sur un genou, un chat ronronne. Devant moi, un beau jardin fleuri. Légèrement sur ma gauche, en face de la porte de la grange, une cour fermée par une chaîne. Un cheval lâché s'abreuve au bassin puis s'approche de moi, curieux et, d'un souffle, me pulvérise l'eau de ses babines sur le visage. Voilà comment j'ai fait connaissance avec ces trois-là qui sont devenus mes animaux fétiches. Mes amis.

Dans ma tête, c'est le brouillard. Des bribes de mémoires vagabondes, passent et repassent, se rassemblent et se disloquent. Je me revois assis au bout de la grande table de la cuisine, dos à la fenêtre. La patronne me présente : enfant en convalescence placé par la Croix-Rouge suisse quelques mois pour reprendre des forces. À gauche, sur le grand côté de la table, ma tante, Claude le fils de la patronne et l'oncle Jules. À l'autre bout, en face de moi, l'oncle Benjamin. À droite, dans ma direction, Victor pensionnaire, la Patronne Hélène, puis sa fille Daisy.

## UNE AUTRE FAMILLE

M<sup>me</sup> Hélène Meldem, dite la Patronne, était une femme de bien et de biens. Elle avait épousé Adrien Meldem, frère de Jules et de Benjamin Meldem. Hélène et Adrien avaient donné naissance à un fils, Claude, et à une fille, Daisy. Adrien est décédé quelques années plus tard.

Toutes ces personnes étaient pour moi de parfaits inconnus, ce qui en rajoutait encore à mon désarroi. Tous les matins, je

me retrouvais dehors, assis sur ma petite chaise, protégé par une couverture. Tout s'emballait dans mon esprit.

Le trop-plein. J'ai respiré sans le savoir, regardé sans voir, écouté sans entendre, fermé la parole. Le temps s'est arrêté, le jour et la nuit se sont mélangés, tout était gris.

Puis, après plusieurs semaines, l'Invisible, une conjonction. Quelques balbutiements, le nom du chien, du chat, du cheval. Ma tante arrive en trombe : « Il a parlé ! Jean-Pierre a parlé ! » À ce moment-là, j'étais comme un oiseau ou une poule qui s'ébroue.

Le temps de redevenir un enfant, dans un environnement favorable, dans une famille, d'explorer un nouveau lieu de résidence, de faire connaissance avec tous ceux qui y habitent, m'ont permis de rattraper le temps.

Après quelques semaines, la Patronne a décidé de pérenniser mon séjour dans la famille. Elle régnait sur son petit monde, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir du cœur. Elle voyait loin, ce qui a influencé sa décision. Je reviendrai plus tard sur ce chapitre.

Les horaires des repas étaient bien établis. À sept heures petit déjeuner, la table était mise à six heures trente. À neuf heures trente, les neuf heures. À midi, le dîner. À quinze heures trente, le goûter et à dix-neuf heures le souper.

Les repas étaient copieux et diversifiés. La majorité des produits provenaient de la ferme. Au goûter, il y avait toujours une petite pâtisserie, cake, biscuits, chocolat. Le soir, on finissait les restes, ou alors pâtes, ou pommes de terre en robe des champs avec beurre – confiture. Parfois, la fondue. Toujours une coupe de fruits ou de la tarte pour le dessert. Café au lait.

Pour me *booster*, ma tante m'emmenait au poulailler le matin et me faisait gober un œuf « sous la poule ». Elle me donnait aussi tous les jours du chocolat blanc ou des vitamines, le Nestrovit. À ce régime, ça n'a pas mis longtemps avant que je ne sois victime de crises d'acétone.

Ni tenues d'écurie ni bottes n'étaient acceptées dans l'habitation, encore moins à table.

UN AVATAR.....	7
Ma famille.....	7
Retour chez mon ange.....	11
Arrivée dans l'inconnu.....	13
Une autre famille.....	14
Lettre de ma mère.....	18
La ferme.....	19
L'école, Marius.....	21
M. Hepp.....	24
ÉVOLUTION.....	27
La musique et l'École du dimanche.....	28
L'accident.....	30
<i>La vie suit son cours</i> .....	32
Direction 2 <sup>e</sup> primaire.....	33
Du cheval à la mécanique.....	34
Je brûle!.....	38
Changements.....	40
Direction l'avenir.....	42
Travaux d'automne.....	43
De l'hiver au printemps.....	45
Le retour de Marius.....	49
<i>L'instituteur</i> .....	51
Primaire supérieure.....	53
<i>Catéchisme</i> .....	57
Travaux de la ferme et vie au village.....	58
PENSÉES, CONVICTIONS, LE FIL ROUGE.....	63
Voyages mentaux.....	64
Choisir un métier.....	65
<i>Apprenti électricien</i> .....	66
Mes anges gardiens.....	69
Fin de l'apprentissage.....	74

École de recrues.....	76
<i>Grader ou pas</i> .....	77
Retour au village.....	79
Nicole.....	80
Nouvel accident .....	81
Annabelle.....	83
LA VIE EST-ELLE UN LEURRE? .....	85
La machine à réussir .....	85
Natacha.....	86
Le gros contrat .....	87
Doutes et prémonition.....	89
Douleurs .....	92
CHANGEMENT, LE TEMPS EST VENU .....	95
La machine à gagner.....	98
Création de mon bureau d'études.....	100
Toujours la musique et la famille.....	101
La société, les collaborateurs.....	103
Mes pierres d'angles.....	105
<i>Nicole, mon terreau familial</i> .....	106
CONCLUSION.....	109
TABLE DES MATIÈRES.....	110